

Hantise de disparition

GILLES HAVARD, *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Montréal, Flammarion Québec, 2019, 656 pages

Nicolas Bourdon

Volume 14, numéro 2, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdon, N. (2020). Compte rendu de [Hantise de disparition / GILLES HAVARD, *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Montréal, Flammarion Québec, 2019, 656 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 32–34.

ce qui se dépose
pour l'histoire

Hantise de disparition

Nicolas Bourdon

Professeur de littérature, collège Bois-de-Boulogne

GILLES HAVARD

L'AMÉRIQUE FANTÔME. LES AVENTURIERS FRANCOPHONES DU NOUVEAU MONDE

Montréal, Flammarion Québec, 2019,
656 pages

L'Amérique fantôme, décrite par l'historien Gilles Havard est une Amérique peu connue et presque disparue des mémoires. Avant l'arrivée en masse de colons venus de l'est au milieu du XIX^e siècle, l'ouest canadien et américain était un territoire habité et sillonné par les Amérindiens et les coureurs des bois. Or, plusieurs d'entre eux étaient francophones. Les coureurs des bois n'étaient certes pas des anges, mais ils n'étaient pas des conquérants et, contrairement aux colons, n'obéissaient pas à une logique de sédentarisation. Si certains coureurs des bois de l'époque de la Nouvelle-France, comme La Vérendrye en 1743, osèrent proclamer la souveraineté du roi de France sur le territoire amérindien, leurs tentatives d'appropriation demeurèrent le plus souvent théoriques et même dérisoires, les coureurs des bois étant essentiellement des êtres attirés par le lucratif commerce des fourrures qu'ils pratiquaient souvent avec l'aide des Amérindiens.

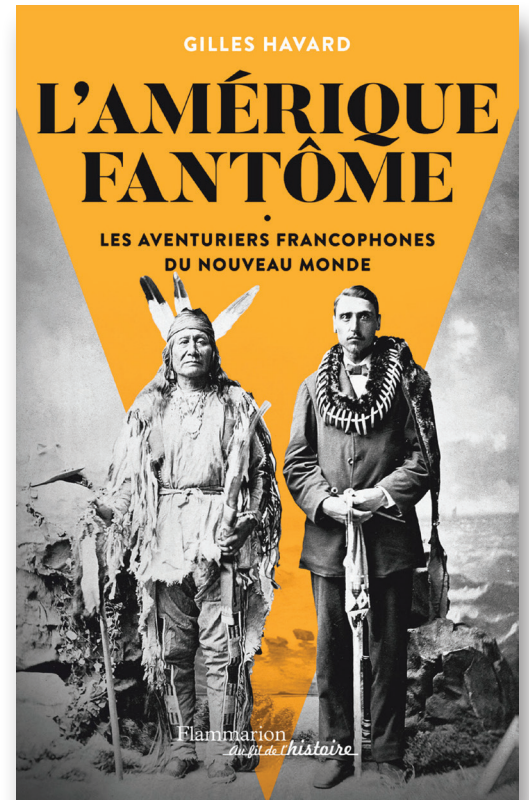
Pierre-Esprit Radisson est sûrement l'un des mieux connus et des plus fascinants de ces aventuriers, car, contrairement à plusieurs coureurs des bois qui étaient alphabètes, Radisson était lettré et ses récits de voyage portaient la marque d'un esprit rompu aux codes du roman d'aventures. Né à Paris, il débarqua adolescent en Nouvelle-France et fut capturé lors d'un raid iroquois. Il fut torturé – les Iroquois pouvaient se montrer cruels envers leurs ennemis –, avant d'être finalement gracié et même adopté par une famille iroquoise. À la faveur d'une feinte expédition de chasse, il s'enfuit pourtant pour retrouver les Français à Trois-Rivières et s'engagea dans le commerce de la fourrure. Excédé par la froideur des autorités françaises à son égard, il se tourna vers l'Angleterre. Ses récits de voyage ont d'ailleurs été écrits en partie pour que les grands commerçants anglais financent ses expéditions en Amérique, expéditions qui seront à la base de la fondation de la célèbre Hudson Bay Compagny (HBC). Après une existence aux multiples rebondissements picaresques, ce voyageur au long cours se fixa à Londres dont il devint l'un des notables distingués. Il fut le premier Européen connu à avoir ren-

contré le peuple sioux et il fut témoin de la quasi-disparition des Hurons, peuple décimé par les épidémies et les guerres contre les Iroquois.

On pourrait considérer Nicolas Perrot comme l'antithèse de Radisson: il fut en effet toujours fidèle à la couronne de France et, contrairement à Radisson, il ne vécut jamais comme «un sauvage»; il déplora plutôt l'ensauvagement des coureurs de bois qui vivaient parmi les Amérindiens, adoptaient leurs habitudes, se liaient avec des Amérindiennes et avaient parfois des enfants avec elles. Il loua pourtant dans ses écrits leur grande générosité: ces hommes qui ne concevaient pas qu'on puisse posséder la terre organisaient en effet de grands festins dans lesquels ils dilapidaient à la fois nourriture et biens matériels.

On assiste à la disparition de l'Amérique française: au début du XIX^e siècle, la ville de Saint-Louis, est le point de départ de nombreuses expéditions [...] En 1850, la ville s'est métamorphosée, elle est la sixième ville en importance des États-Unis, l'anglais s'est imposé comme langue commune et le commerce des fourrures a décliné. C'est la fin d'une époque.

Quant à Étienne Provost, l'homme des montagnes, il est une sorte de Sancho Pancha des trappeurs. Tandis que ses compagnons montaient les nobles chevaux, il était «plus à l'aise sur une mule: elle a le pied plus sûr, se nourrit plus facilement qu'un cheval, et supporte mieux peut-être sa lourde carcasse». Ce «Bacchus baraqué», qui ne se faisait pas prier pour boire et manger lors des grands rendez-vous des trappeurs qui se tenaient l'été au cœur des montagnes Rocheuses, était l'un des guides les plus expérimentés du haut Missouri. Il travailla longtemps pour l'American Fur Compagny, trappant bisons et castors. Il fut le premier trappeur euroaméricain à se rendre au Grand Lac Salé. Il fréquentera les Indiens de l'ouest – les Sioux, les Arikaras, les Mandanes et les Serpents pour ne nommer que ceux-là – avec qui il entretiendra des rapports cordiaux. Il fut cependant victime d'un attentat en octobre 1824: alors que lui et ses hommes fumaient paisiblement le calumet de paix en compagnie de guerriers serpents, ceux-ci empoignèrent soudainement des couteaux qu'ils avaient



soigneusement dissimulés. La plupart des hommes furent tués sur le coup, mais Provost s'en tira in extremis. Le peuple serpent avait alors voulu se venger des mauvais traitements que leur avait infligés l'HBC.

Provost est témoin de la métamorphose du haut Missouri. Il constate la raréfaction des castors et des bisons, impitoyablement chassés par les trappeurs. Il assiste aussi à la disparition de l'Amérique française: au début du XIX^e siècle, la ville de Saint-Louis, qui est le point de départ de ses nombreuses expéditions, «n'est encore qu'un gros village de 2000 ou 2500 habitants, avec ses trois rues non pavées parallèles au fleuve [le Mississippi] et ses maisons en pieux debout évocatrices du Canada.» Fait notable: la majorité de la population de Saint-Louis est francophone. En 1850, la ville s'est métamorphosée, elle est la sixième ville en importance des États-Unis, l'anglais s'est imposé comme langue commune et le commerce des fourrures a décliné. C'est la fin d'une époque. Les obsèques de Provost sont célébrées dans la cathédrale de Saint-Louis, seule survivante de la démolition du vieux Saint-Louis qui abritait le cœur francophone de la ville. Aujourd'hui s'y dresse la célèbre Gateway Arch qui symbolise «l'ouverture vers l'ouest et son inéluctable conquête par les Anglo-Américains.»

Des peuples autochtones exterminés ou confinés à des réserves et des francophones assimilés au melting pot canadien et américain. Il ne reste que quelques noms de lieux et quelques survivants métis pour témoigner aujourd'hui de cette Amérique fantôme qui vit coureurs des bois et autochtones cohabiter: «Ce livre aspire à être un

Brève histoire

suite de la page 33



catholicisme ultramontain et attardé. L'intérêt de la démonstration est de suivre pas à pas, sans jugement ni parti-pris, l'évolution progressive des idées qui vont faire tomber ce voile de grande noirceur jeté sur un Québec en souffrance. La résistance au duplessisme apparaît multiple, et les forces de mouvement plurielles, depuis les démocrates citélibristes aux catholiques progressistes et non conformistes, en passant par l'avant-garde artistique et les femmes d'un Québec qui tarde à les compter comme citoyennes (1940) avant de leur accorder la pleine égalité juridique face aux hommes en 1964. Suivant en cela un mouvement plus global que l'on retrouve en Europe comme dans les pays décolonisés, le nationalisme vire

résolument de droite à gauche. Endossant des valeurs universelles, ses partisans luttent désormais pour des idées qui s'incarnent dans la défense des minorités opprimées, la révolution autogérée ou la liberté et l'indépendance dégagée de toute peur collective.

Au bout du compte et de la lecture, cette brève histoire des idées au Québec s'achève sur un long point d'interrogation : où va tomber la trajectoire intellectuelle initiée avec le Québec de la Révolution tranquille ? Yvan Lamonde ne tranche pas une question qui s'éloigne de son propos d'historien. On sent cependant poindre entre ses lignes ciselées un sentiment citoyen déjà sensible dans certains de ses essais précédents : et si la trame réformiste ayant dominé l'évolution du Québec sur deux siècles avait vécu, faisant place à un républicanisme original, d'essence américaine et de culture francophone, à la fois plus radical, souverain et audacieux ? ❖

Amérique fantôme

suite de la page 32



témoignage sur l'histoire souvent oubliée d'un continent où l'on parlait français. On le parle encore, bien sûr, au Québec et dans quelques petites enclaves du Canada et de l'État de Louisiane. Reste qu'il fut un temps où, dans le sillage des coureurs de bois, l'usage du français avait une extension presque continentale», écrit Havard.

C'est un témoignage réussi que le sien. Sa tâche ne fut pas aisée : patiemment, méticuleusement, il a fait parler la moindre trace – contrats de mariage, contrats de travail, achats, acte de naissance, acte de décès, etc. – de ses hommes intelligents, rusés, débrouillards, mais analphabètes pour la plupart. Pour ce faire, il lui a fallu aller au-delà de la brillantine hollywoodienne qui, dans des péta-rades de cowboys et de Destinée Manifeste, a presque réussi à faire oublier qu'une autre Amérique avait existé. ❖

JEAN PROVENCHER

HISTOIRES NATURELLES

Montréal, Delbusso Éditeur, 2019, 156 pages

On le sentait déjà entre les lignes de son chef-d'œuvre, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Jean Provencher est un observateur d'une grande sensibilité. Il se révèle dans ce petit ouvrage qu'on lira pour apprécier son regard et sa passion pour le monde qui l'entoure. Le propos et la démarche sont présentés en toute simplicité. On pourrait dire qu'il s'agit d'un petit livre compagnon, un livre qu'on feuillette comme on converse avec un proche.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Provencher a tiré le projet de l'ouvrage pour mieux composer avec un incident survenu à sa maison de campagne. La vieille grange ayant cédé sous le poids de la neige, il a choisi de ne pas reconstruire et de laisser la nature reprendre ses droits. Rapidement, fleurs sauvages, insectes, oiseaux et autres ont repris du terrain et, peu à peu, refaçonné le site. Le propriétaire des lieux n'a pas manqué de s'étonner voir arriver là des hôtes qu'il n'attendait pas. Il a pris plaisir à voir se dérouler cette reconquête silencieuse et il a entrepris de la documenter, de systématiser ses observations. Et c'est ce qu'il livre ici dans un style dépouillé mais captivant. Provencher réussit très bien à partager son émerveillement devant ce qui, lentement, transforme son univers familial. Depuis sa tendre enfance, nous dit-il, il a nourri un intérêt pour la nature, un intérêt scientifique, et ce qui s'est

déroulé dans sa cour lui a fourni l'occasion de satisfaire une curiosité qu'il a d'abord utilisée pour nourrir un site internet (jeanprovencher.com) qui, depuis 2011, a accueilli des milliers de billets, pour partager commentaires et observations.

Même si les références scientifiques y abondent, le livre ne tient pas son intention dans un projet informatif. Le propos est plutôt méditatif. Organisés par règne (les plantes, les insectes, les oiseaux, etc.), les observations et les réflexions qu'elles lui inspirent peuvent se lire dans le désordre, au gré des humeurs, du temps disponible ou, tout simplement de l'heure du jour ou de la saison. Très sobrement – et sans doute un peu trop modestement édité –, l'ouvrage laisse très discrètement découvrir l'homme qui voit, pense et s'émerveille à quelques pas de sa galerie où on le devine se berçant, méditatif et rêveur. Les photos ne sont pas toujours traitées avec justice – la qualité du papier est en cause – mais elles soutiennent bien le récit.

Histoires naturelles de Jean Provencher se lit comme une chronique d'un voyage immobile, une invitation à méditer : « tout renvoie rapidement à soi. À fréquenter ces vies, des questions surgissent, et on s'en trouve déstabilisé, ébranlé, mais tellement enrichi. Parfois, on croirait un miroir tendu vers soi » (p. 16). On a plaisir à partager les réflexions et l'émerveillement d'un humaniste devant le mystère de la vie que lui laissent contempler libellules, fougères et papillons.

Robert Laplante

Directeur des Cahiers de lecture

